

Édition avec dossier

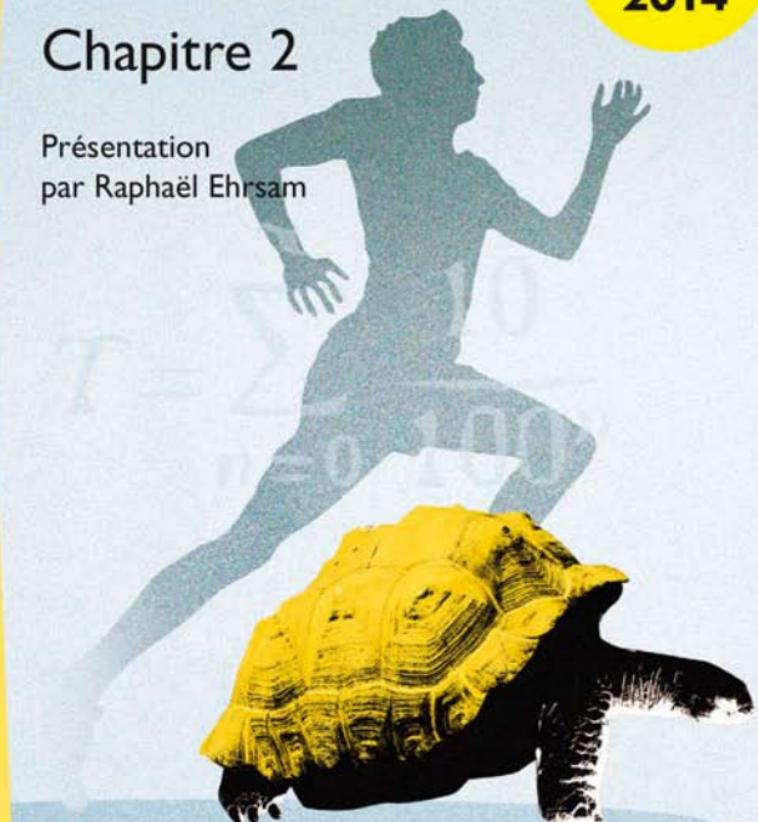
Bergson

Essai sur les données
immédiates
de la conscience

Chapitre 2

PRÉPAS
SCIENTIFIQUES
2014

Présentation
par Raphaël Ehrsam



Extrait de la publication



Bergson

Essai sur les données immédiates de la conscience – Chapitre 2



Les penseurs, jusqu'ici, n'ont fait que concevoir le temps ; il faut désormais le vivre : tel semble être le mot d'ordre de Bergson dans le chapitre 2 de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), son premier ouvrage, où il entend « saisir la durée pure ».

Notre manière ordinaire de représenter le temps est empreinte de concepts issus des mathématiques et de la physique : partant de ce constat, Bergson entame dans ce chapitre, qui est aussi une porte d'entrée à l'ensemble de sa philosophie, une réflexion sur les nombres, les horloges, les mouvements et leurs vitesses, et souligne l'impossibilité de penser adéquatement le temps par ces biais. À la représentation déformée que nous avons forgée du temps, il oppose le temps vécu de la conscience humaine, qui est le seul réel, et qu'il nous invite à ressaisir par l'introspection.

Dossier

1. Les principales conceptions du temps avant Bergson : aux sources de l'*Essai*
2. Le temps vécu dans l'œuvre de Bergson
3. Temps vécu bergsonien et explorations littéraires du temps vécu

Présentation, notes, dossier, chronologie et bibliographie par Raphaël Ehrsam

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

Essai sur les données immédiates de la conscience

CHAPITRE 2

BERGSON

Essai sur les données immédiates de la conscience

CHAPITRE 2



PRÉSENTATION

NOTES

DOSSIER

CHRONOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

par Raphaël Ehrsam

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2013
ISBN : 978-2-0812-8964-2

P r é s e n t a t i o n

Acteur majeur de la scène intellectuelle au début du XX^e siècle, prix Nobel de littérature en 1927 pour l'ensemble de son œuvre, professeur au Collège de France où le Tout-Paris se pressait pour assister à ses cours, Bergson fut l'un des plus grands philosophes français. Né le 18 octobre 1859 d'un père d'origine polonaise, musicien et compositeur, et d'une mère anglaise, il se distingua très tôt par une scolarité exceptionnelle. Après avoir obtenu, à dix-huit ans, le premier prix au concours général de mathématiques, il fut admis, l'année suivante, à l'École normale supérieure, où il devint notamment le condisciple de Jean Jaurès et d'Émile Durkheim. À cette époque, l'enseignement philosophique était dominé par le positivisme et le kantisme. Jules Lachelier, l'inspecteur général dédicataire de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, et Émile Boutroux, dont Bergson suivit les cours à l'École normale supérieure, s'appliquaient tous deux à perpétuer en France l'héritage du philosophe de Königsberg. Le mathématicien et philosophe Cournot, de même que les disciples d'Auguste Comte, valorisaient quant à eux l'approche scientifique des problèmes en philosophie. C'est en réaction aux conceptions du temps issues

II *Essai sur les données immédiates*

de ces courants¹ que Bergson formula au cours de ses années de formation une notion appelée à devenir le centre névralgique de sa pensée : la durée. Par la suite, il dira même que toute son œuvre a résulté de l'effort pour « penser en durée² ». Or le chapitre II de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui fut tout à la fois la thèse de Bergson et son premier ouvrage, constitue le lieu de naissance de cette notion.

I. SITUATION DE L'*ESSAI SUR LES DONNÉES IMMÉDIATES DE LA CONSCIENCE*

I. LA QUESTION DU TEMPS EN PHILOSOPHIE

Afin de saisir l'apport spécifique de Bergson à la philosophie du temps, il convient d'abord de mettre en évidence les grandes lignes du champ problématique au sein duquel s'inscrit le chapitre II de l'*Essai*.

Lorsque l'on réfléchit à nos expériences et représentations du temps, deux directions se présentent. D'un côté, nous appréhendons le temps par le biais des mesures que scandent les montres, les horloges, les agendas et les calendriers. Il nous semble alors que nous vivons *dans* le temps, que celui-ci forme un *cadre* au sein duquel nous naissons et vieillissons avant de disparaître. Nous associons le temps à l'évolution physique de l'univers, aux dates des événements historiques et à la chronologie de notre vie personnelle. Le temps nous apparaît comme un aspect du monde, existant hors de nous et qui subsisterait

1. Voir Dossier, *infra*, p. 127-130 et 132-134.

2. Voir Dossier, *infra*, p. 153-154.

aussi bien sans nous. D'un autre côté, pourtant, nous avons du temps une expérience plus intime. Il paraît souvent nous manquer pour nos projets ; il s'étire quand nous sommes en proie à l'attente, à l'ennui ou à la mélancolie ; il nous semble s'accélérer ou se contracter lorsque nos activités nous procurent un plaisir vif. La fugacité des instants, l'impossibilité de retrouver certains moments passés et la représentation de nos actions futures se trouvent ainsi étroitement associées à des états affectifs – joie, frustration, nostalgie, impatience, etc. Le temps nous apparaît à cet égard comme un aspect de notre vie intérieure, modulé en fonction de nos dispositions et de nos attitudes ; il nous paraît être *en nous* plutôt qu'hors de nous, temps de la conscience plutôt que temps du monde.

En conséquence, la réflexion philosophique sur le temps s'est partagée depuis l'Antiquité selon deux lignes d'analyse, qui font directement écho à ces deux possibilités d'appréhension du temps. Platon et Aristote proposent chacun une conception du temps selon laquelle celui-ci serait indépendant de la conscience humaine et lié aux changements du monde. Saint Augustin, lui, met en œuvre la première défense radicale de l'idée selon laquelle le temps n'existe que pour et par la conscience humaine.

Dans le *Timée*, Platon aborde la question du temps à l'occasion d'un mythe sur l'origine du monde. Le Démiurge, dieu artisan du cosmos, est chargé d'y introduire ordre, beauté et harmonie. Il choisit donc de forger « une image mobile de l'éternité ; et, tandis qu'il met le ciel en ordre, il fabrique de l'éternité [...] une certaine image [...] progressant suivant le nombre, celle-là même

IV Essai sur les données immédiates

que précisément nous appelons “le temps”¹ ». Timée fait remarquer à Socrate que les principales divisions du temps (les jours et les années) répondent au mouvement des astres : les jours correspondent au lever et au coucher du soleil, les années correspondent au retour des saisons. Le temps est nommé « image de l’éternité » parce que son existence et celle du monde sont indissociables ; il progresse « suivant le nombre » parce que l’on compte en lui des intervalles réguliers en se référant aux astres. Aristote prolonge dans sa *Physique* cette approche platonicienne en soutenant que le temps est un aspect nombrable des mouvements physiques². Cosmogonies philosophiques et représentations du temps en astronomie convergent.

En réaction à cette occultation de l’importance du temps vécu, saint Augustin fait valoir dans les *Confessions* une thèse radicalement opposée. Ceux qui rattachent le temps au devenir du monde et prétendent le mesurer uniquement suivant le mouvement des astres deviennent incapables de comprendre son mode d’existence original. En effet, le passé n’est plus, le futur n’est pas encore, et le présent est à peine qu’il n’est plus. En omettant de souligner que seule une conscience vivante et agissante, capable de mémoire et d’anticipation, peut tenir ensemble les trois dimensions du temps (passé, présent et futur), les Anciens ont réduit sans s’en apercevoir le temps à un pur non-être. Le temps pour Augustin n’est pas quelque chose du mouvement, mais quelque

1. Platon, *Timée*, 37d, trad. L. Brisson, GF-Flammarion, 1992, p. 127.

2. Voir le texte d’Aristote reproduit dans notre Dossier, *infra*, p. 126-127.

chose de l'âme. Par conséquent, le temps vécu ne peut plus être représenté comme un phénomène inessentiel et subjectif, trop humain au regard du temps du monde. Il est le seul et unique temps véritable.

La tension destinale de la philosophie du temps est désormais fixée. On la retrouve de loin en loin jusqu'à Bergson et par-delà son œuvre. Dans la lignée de Platon et Aristote, les stoïciens décrivent le temps comme l'« intervalle du mouvement », tout en s'efforçant de montrer que les actions humaines constituent un point de référence privilégié pour penser le présent¹. Kant, au XVIII^e siècle, affirme que le temps est une forme fondamentale de l'expérience humaine ; les événements physiques sont ordonnés successivement dans le temps *parce qu'ils ont le statut de phénomènes pour notre conscience*². Après Bergson, Heidegger oppose le « temps vulgaire » – celui des horloges, des astres et du calendrier – au « temps authentique » – lié aux aspects fondamentaux de l'existence humaine (la préoccupation, le souci, le rapport à la mort, etc.)³. Dans *Temps et récit*, Paul Ricœur identifie la tension entre théories du temps de l'âme et théories du temps du monde comme la ligne centrale de ce qu'il nomme l'« aporétique de la temporalité⁴ ». Les réflexions de Bergson dans l'*Essai sur les données immédiates de la*

1. Si l'on souhaite apprécier la complexité de leur conception à sa juste valeur, voir V. Goldschmidt, *Le Système stoïcien et l'Idée de temps*, Vrin, 1979.

2. Voir les textes de Kant reproduits dans notre Dossier, *infra*, p. 132-134.

3. Voir *Être et temps*, 2^e section, chap. VI, « La temporalité et l'intratemporalité comme origine du concept vulgaire du temps », § 78-83, trad. E. Martineau, Authentica, 1985, p. 277-296.

4. *Temps et récit*, Seuil, 1985, t. III, p. 9.

conscience s'inscrivent directement dans ce champ d'interrogation, ouvert dès l'Antiquité et poursuivi jusqu'à nos jours.

2. BERGSON OU LA DÉCOUVERTE DE LA DURÉE

L'Essai sur les données immédiates de la conscience, publié en 1889, est la thèse d'Henri Bergson. Lorsqu'il la soutient à la Sorbonne le 27 décembre 1889 – notamment devant Émile Boutroux, spécialiste fameux de la philosophie kantienne, et Paul Janet –, il vient d'avoir trente ans. La notion de durée s'est imposée à lui à partir d'une réflexion sur le statut de l'idée de temps en physique, et ce sont précisément les lacunes de la représentation associant d'abord le temps aux mouvements du monde qui l'ont amené à reconcevoir le temps vécu. Dès ses jeunes années au lycée Fontane (aujourd'hui Condorcet), Bergson s'était passionné pour les mathématiques et pour les sciences. Il avait remporté – on l'a dit –, en 1877, le premier prix du concours général de mathématiques, et lu très tôt Cournot et Spencer. Deux lettres capitales de Bergson montrent l'itinéraire intellectuel qui l'a conduit à former le projet dont le chapitre II de l'*Essai* est le fruit :

En réalité, la métaphysique m'attirait beaucoup moins que les recherches relatives à la théorie des sciences, surtout à la théorie des mathématiques. Je me proposai, pour ma thèse de doctorat, d'étudier les concepts fondamentaux de la mécanique. C'est ainsi que je fus conduit à m'occuper de l'idée de temps. Je m'aperçus, non sans surprise, *qu'il n'est jamais question de durée proprement dite en mécanique*, ni même en physique, et que le « temps » dont on y parle est tout autre chose. Je me demandai alors où est la durée réelle, et ce qu'elle pouvait bien être, et pourquoi notre mathéma-

tique n'a pas de prise sur elle. [...] De ces réflexions est sorti l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* où j'essaie de pratiquer une introspection absolument directe et de saisir la durée pure¹.

Ce fut l'analyse de la notion de temps, telle qu'elle intervient en mécanique ou en physique, qui bouleversa toutes mes idées. Je m'aperçus, à mon grand étonnement, que *le temps scientifique ne dure pas*, qu'il n'y aurait rien à changer à notre connaissance scientifique des choses si la totalité du réel était déployée tout d'un coup dans l'instantané, et que *la science positive consiste essentiellement dans l'élimination de la durée*. Ceci fut le point de départ d'une série de réflexions qui m'amènerent, de degré en degré, à rejeter presque tout ce que j'avais accepté jusqu'alors [...]².

La conception bergsonienne de la durée s'est ainsi constituée à partir d'une critique de la conception physique du temps. La structure d'ensemble du chapitre II de l'*Essai*, intitulé « De la multiplicité des états de conscience. L'idée de durée », doit être abordée dans cette perspective. Toute la première partie de ce chapitre montre en effet que notre manière ordinaire de considérer le temps est empreinte de représentations et de concepts issus des mathématiques et de la science en général. Bergson entame alors une réflexion sur les nombres, les mesures temporelles, les horloges, les mouvements et leurs vitesses, afin de faire ressortir l'impossibilité de concevoir adéquatement le temps par ces biais. Progressivement, au fil des examens menés, il peut donc

1. Lettre à G. Papini, 21 octobre 1903, in *Mélanges*, éd. A. Robinet, PUF, 1972, p. 604.

2. Lettre à W. James, 9 mai 1908, *ibid.*, p. 765-766. Nous soulignons.

VIII Essai sur les données immédiates

opposer le temps vécu de la conscience humaine, seul réel, à la représentation déformée que nous avons forgée du temps en nous référant à des mesures mathématiques et à des mouvements physiques. L'ordre des matières dans l'*Essai* épouse ainsi l'ordre biographique de la découverte de la durée par Bergson. C'est en montrant comment nous occultons le temps vécu dans notre existence quotidienne et dans nos entreprises de connaissance que nous pourrons finalement le reconquérir.

Dans la première version de sa thèse de doctorat, rédigée à Clermont entre 1884 et 1886, Bergson n'avait prévu que deux chapitres, à savoir le chapitre sur la durée et celui sur la liberté, qui deviendront en 1889 les chapitres II et III de l'*Essai*. La critique de la conception quantitative (physico-mathématique) du temps et la mise en lumière de la nature purement qualitative de la durée constituent d'emblée à ses yeux l'essentiel de son propos. En vue de fortifier l'ensemble de la thèse, il choisit finalement de consacrer un chapitre supplémentaire (le chapitre I de l'ouvrage) à la notion d'intensité : « il m'apparaissait qu'une étude de la notion d'intensité constituerait, entre les notions de quantité et de qualité dont traitait le reste de l'ouvrage, un trait d'union susceptible de rendre mes vues beaucoup plus claires et plus accessibles¹ ». Pourtant, l'axe philosophique de tout l'*Essai* demeure selon Bergson l'étude de la durée. Dans le récit qu'il fait de sa soutenance de thèse, il déplore d'ailleurs que ses rapporteurs aient négligé le caractère axial de la durée et se soient presque exclusivement intéressés à la question psychologique de l'intensité des sen-

1. *Oeuvres*, « Notes historiques », éd. A. Robinet, PUF, 1959, p. 1542.

sations et des sentiments : « le jury porta toute son attention sur le premier chapitre pour lequel il me décerna même des éloges, mais ne vit goutte au second. J'étais furieux, car *le seul second m'importait*¹. »

Dès lors, il est loisible au lecteur d'aborder frontalement le chapitre II de l'*Essai* en lui accordant une consistance autonome. Loin de supposer l'étude de l'intensité des états psychologiques (chap. I) ou celle de la liberté (chap. III), l'étude de la durée constitue la clé de l'ensemble du livre. Que le temps n'est pas une réalité physique, mais bien une dimension de la conscience vivante : voilà l'intuition qui ouvre la réflexion de l'*Essai*.

II. PRÉSENTER LE TEMPS

La méditation bergsonienne sur la durée part donc de notre représentation ordinaire du temps, afin d'en dégager les présupposés et finalement de la critiquer. Par conséquent, on doit d'abord s'attacher à relever dans le chapitre II de l'*Essai* les marques caractéristiques de notre représentation courante du temps et la place qu'elle occupe en particulier dans la science, avant de mettre en lumière les racines de cette représentation et d'en déduire les limites.

I. UN TEMPS HOMOGÈNE, MESURABLE, CADRE DE CHANGEMENTS RÉVERSIBLES

Trois marques caractéristiques identifient selon Bergson notre représentation ordinaire du temps : (a) le vide

1. *Ibid.*, p. 1542. Nous soulignons.

et l'homogénéité, (b) la possibilité de la mesure et (c) l'attribution d'une réversibilité aux phénomènes qui prennent place dans le temps.

(a) La représentation ordinaire du temps est représentation d'un milieu vide et homogène, indifférent aux changements qui se produisent en lui, et dont les moments se succéderaient de façon uniforme. Bergson souligne le profond ancrage chez l'homme de cette manière de voir le temps en employant à dessein la première personne du pluriel, de façon à montrer que *chacun de nous* (y compris lui-même) doit commencer par en prendre conscience : « lorsque *nous* parlons du temps, *nous* pensons le plus souvent à un milieu homogène¹ ». Que signifie l'homogénéité, et en quoi est-elle indissociable de la représentation du temps comme un milieu vide ? Est homogène ce dont les parties sont toutes identiques entre elles en nature. Concevoir le temps comme un milieu homogène implique que les différentes parties du temps – les instants ou les intervalles qu'on pourra y découper – soient toutes équivalentes, toutes identiques les unes aux autres, et donc sans qualités propres. Le temps ainsi représenté est *vide*, dans la mesure où on se le représente comme un simple *cadre* neutre, où les mouvements physiques et tous les changements pensables (en particulier les inflexions de notre vie intérieure) prendraient place et pourraient être datés. Le temps équivaut alors à un système de repérage stable, dissocié de ce qui le remplit et indifférent au fait que tel ou tel événement ait lieu. Et de vrai, nous le représentons bien ainsi. À nos

1. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, chap. II, p. 37 (toutes les références au chapitre II de l'*Essai* renvoient à la présente édition). Nous soulignons.

yeux, le temps passe de façon constante et inéluctable, si bien que la différence entre hier, aujourd’hui et demain paraît subsister indépendamment du fait que telle émotion nous ait affectés ou que tel fait divers se soit produit.

(b) La représentation ordinaire du temps le figure comme une réalité qui se prête au calcul et à la mesure. Là encore, Bergson prend soin dans l'*Essai* d’employer la première personne du pluriel : « par ses rapports avec le nombre, le temps *nous apparaît d’abord* comme une grandeur mesurable¹ ». Tout le chapitre II de l'*Essai* est ainsi parsemé d’exemples illustrant le fait que nous comptons des instants ou des moments étendus du temps, comme si celui-ci était formé par une suite d’intervalles. Bergson mentionne les sons des cloches², les soixante oscillations du pendule que nous additionnons pour penser les minutes³ ou encore « le temps que l’astronome introduit dans ses formules⁴ ». Le point capital de tous ces exemples réside dans leur rattachement direct ou indirect avec la pratique scientifique et son objectif premier : la prévision. Parce que les calculs de la mécanique l’introduisent comme une variable, nous concluons que le temps doit par nature se prêter à l’application des idées de nombre : « On mesure la vitesse d’un mouvement, ce qui implique que le temps, lui aussi, est une grandeur⁵. » « La mécanique opère nécessairement sur des équations⁶ », elle doit donc affirmer qu’on peut comparer des intervalles de temps, les dire égaux ou

1. *Ibid.*, p. 61. Nous soulignons.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. *Ibid.*, p. 61.

4. *Ibid.*, p. 67.

5. *Ibid.*, p. 67. Nous soulignons.

6. *Ibid.*, p. 87.

inégaux, plus petits ou plus grands, etc. Notre manière de concevoir la « vitesse » des mouvements apparaît dès lors comme l'emblème de la conception ordinaire du temps : elle intervient comme une quantité dans un système de rapports qui permettent l'anticipation des états terminaux des déplacements¹.

(c) Parce que le temps est ordinairement représenté comme un milieu homogène, on estime couramment que les phénomènes qui se produisent en lui sont *réversibles*, c'est-à-dire que leur ordre peut être renversé (au moins par l'imagination). Bergson énonce ce dernier point à l'occasion d'une remarque sur la figuration du cours du temps par une « ligne continue » ou par « une chaîne, dont les parties se touchent sans se pénétrer² ». Lorsque l'on s'imagine les instants du temps à la manière des points d'une ligne ou des parties d'une chaîne, et que l'on présente les étapes des mouvements ou des changements comme correspondant à ces points ou ces parties, on estime spontanément que leur ordre pourrait être modifié à loisir. Par exemple, les notes qui composent une mélodie paraissent pouvoir être interverties, les positions d'un mobile reproduites en sens inverse, de même que les pensées ou les sentiments d'une personne. C'est pourquoi « on parle d'un *ordre* de succession dans la durée, et de la réversibilité de cet ordre³ ». En distinguant des séquences au sein du temps, on distingue par là même des séquences au sein des changements que l'on place *dans le temps*, et on aboutit naturellement à penser que les positions relatives de ces séquences pourraient être réarrangées.

1. *Ibid.*, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 57.

3. *Ibid.*

Les caractéristiques du temps que Bergson entend soumettre à l'examen sont donc son homogénéité, sa mesurabilité et sa réversibilité supposées.

2. UN TEMPS SOLIDAIRE DE NOTRE REPRÉSENTATION DE L'ESPACE

Le basculement de la description du temps homogène à l'enquête sur la provenance de ses déterminations est condensé dans un énoncé clé :

il y aurait [...] lieu de se demander si le temps, conçu sous la forme d'un milieu homogène, ne serait pas un concept bâtarde, dû à l'intrusion de l'idée d'espace dans le domaine de la conscience pure¹.

Le pas décisif franchi par *l'Essai* consiste à examiner l'origine de la conception objectiviste du temps que nous avons présentée, en mettant progressivement en lumière son caractère (a) mixte et (b) utilitaire.

(a) La représentation du temps comme un milieu vide homogène provient du fait que nous calquons les déterminations du temps sur celles de l'espace. La démonstration de cette thèse massive occupe l'essentiel du chapitre II. Quelles en sont les principales étapes ? L'argumentation de Bergson est d'abord indirecte. Elle s'attache à montrer que « toute idée claire du nombre implique une vision dans l'espace² », pour en déduire le fait que toute application d'idées numériques au temps implique nécessairement la spatialisation de celui-ci. D'abord, pour penser un nombre quelconque, nous devons former une repré-

1. *Ibid.*, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 17.

sentation mentale où nous juxtaposons dans un espace idéal les unités que nous souhaitons compter (moutons, bâtonnets, points, etc.). L'espace intervient donc à un premier égard comme détermination de la figuration mentale de toute collection d'unités. Ensuite, pour qu'un objet quelconque soit considéré comme une unité susceptible d'être additionnée à d'autres unités, il faut le considérer comme identique à d'autres objets avec lesquels on puisse le compter (on compte en effet toujours des *pommes*, des *points*, des *X*). Il faut donc que l'on ait à sa disposition un principe de différenciation des unités autre que la différence qualitative des impressions que les objets nous procurent. Ainsi, la représentation d'objets comme unités numériques homogènes repose pour une seconde raison sur l'espace, défini comme « un principe de différenciation autre que celui de la différenciation qualitative¹ ». Enfin, la possibilité de fractionner toute unité, de la représenter elle-même comme une somme de parties plus petites, est solidaire du fait que nous la représentions au moyen d'une grandeur déployée dans l'espace : « par cela même que l'on admet la possibilité de diviser l'unité en autant de parties que l'on voudra, on la tient pour étendue² ».

À un second niveau, l'argumentation progresse sans détours, et Bergson montre qu'on ne peut découper spécifiquement des *instants* ou des *intervalles temporels* qu'en surimposant au temps le filtre d'images spatiales. L'argumentation se concentre cette fois-ci sur les « données immédiates de la conscience », c'est-à-dire sur le flux de nos sensations, sentiments, pensées, volitions, etc. tel

1. *Ibid.*, p. 45.

2. *Ibid.*, p. 23.

que nous le *vivons*, pour montrer qu'il ne possède aucune ressemblance avec la multiplicité numérique. « La sensation [...], envisagée en elle-même, est qualité pure¹ », de même que l'ensemble de nos autres vécus. Or, si toute conscience prend la forme d'un flux de « données immédiates » et par là même qualitatives, notre expérience du temps se tient en deçà de toute représentation de la quantité. Le temps ne saurait être représenté comme un milieu homogène que si l'on projette sur lui les propriétés de l'espace : « si l'espace doit se définir l'homogène, il semble qu'inversement tout milieu homogène et indéfini sera espace² ».

Dès lors, les notions géométriques au moyen desquelles nous schématisons le temps prennent la valeur de symptômes. La nature spatiale des images de la ligne et de la chaîne éclate en pleine lumière. La décomposition et la mesure du mouvement se révèlent prendre appui sur le trajet spatial parcouru par les mobiles ; nous nous apercevons que les positions de l'aiguille sur les cadrants d'horloge ne nous livrent pas le temps qui s'écoule, mais un arrêt sur image dans l'espace – « la simultanéité, qu'on pourrait définir l'intersection du temps avec l'espace³ ». La notion de vitesse ne fait intervenir le temps à titre de variable qu'en relation avec des mesures ayant pour objet premier des déplacements spatiaux (« il n'est question que d'espaces une fois parcourus⁴ »). La possibilité de réarranger un ensemble d'éléments et la notion d'ordre réversible renvoient à la possibilité spa-

1. *Ibid.*, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 49.

3. *Ibid.*, p. 71.

4. *Ibid.*, p. 87.

tiale de disposer plusieurs objets côte à côté de plusieurs façons.

(b) Or, dans le chapitre II, Bergson ne se contente pas de montrer que la représentation physique et objectiviste du temps est en fait un temps spatialisé, un mixte de durée et d'étendue. Il souligne à plusieurs reprises le fait que la spatialisation du temps et le mélange auquel elle aboutit résultent de nécessités pragmatiques, notamment sociales.

On a déjà souligné l'importance de la prévision pour la science¹. Mais la prédominance du temps des horloges et des mesures dans notre existence outrepasse ce point. Bergson souligne de manière générale l'importance vitale de cette prédominance. Agir sur le monde qui nous entoure (le « monde extérieur² ») suppose qu'on s'y réfère comme à un ensemble d'objets dans l'espace : « quand nous parlons d'objets matériels, nous faisons allusion à la possibilité de les voir et de les toucher ; nous les localisons dans l'espace³ ». En outre, l'action quotidienne suppose de notre part que nous nous concentriions sur nos sensations ou nos pensées présentes⁴, en les séparant des états antérieurs qui ne revêtent pas d'utilité au regard de la situation ; elle suppose ainsi que l'on interrompe le flux de la vie intérieure et que l'on isole le présent d'une partie du passé. Enfin, pour nous coordonner avec d'autres hommes au sein d'une société, nous avons besoin de repères et de segmentations chronolo-

1. Cf. « Lorsque l'astronome prédit une éclipse [...] », *ibid.*, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 37.

3. *Ibid.*, p. 27-29.

4. Elle suppose de « s'absorber tout entier dans la sensation ou l'idée qui passe » (*ibid.*, p. 55).

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000553.N001
Dépôt légal : juin 2013

Extrait de la publication